

Des nuages et des tours

DOMINIQUE FABRE

Des nuages et des tours

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.0156.5

© Éditions de l'Olivier, 2013.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Wipe your hand across your mouth, and laugh ;
The worlds revolve like ancient women
Gathering fuel in vacant lots.*

T.S. Eliot

Paris n'est jamais très désert, à sept heures moins le quart du matin. Les gens, sur le chemin du métro, jetaient un œil sur les vitrines couvertes de contreplaqué. Il y avait eu de la casse. Un salon de coiffure avait morflé, deux magasins de fringues et des arrêts de bus. Les enfants se réveillaient pour aller au collège, avec leurs sacs à dos trop lourds. J'ai vu une belle femme se baisser pour prendre un gratuit, juste en haut des marches qu'elle allait descendre. En une : le nouveau Président se reposait sur le bateau d'un milliardaire. J'avais plus d'une heure d'avance pour prendre le travail. En face, la caserne dormait. De la salle de classe, tout à l'heure, quand il ferait tout à fait jour, je verrais le salut au drapeau pendant mon interrogation de verbes irréguliers. La cérémonie serait un peu raccourcie, s'il pleut. Il y aurait des civils et des militaires, et le drapeau français, et un platane peut-être centenaire.

Au carrefour de Reuilly j'ai fait demi-tour, j'ai jeté le gratuit sur un tas de feuilles vertes, arrachées par le vent. Des sans-abri avaient dressé deux tentes nouvelles le long du mur de la caserne, au pays des futurs tous-propriétaires. Vers la Nation, le boulevard bruissait, de plus en plus de gens

sortaient de leurs immeubles. Le monde les attendait, et les heures supplémentaires. Le magasin de vêtements vraiment pas chers s'en était pris plein la vitrine, je venais de le remarquer. Les Africains du foyer de la rue Claude-Tillier étaient déjà assis devant un café-verre d'eau, tournant résolument le dos à la télé écran géant qui montrait des matchs de foot, des matchs de basket, des matchs de rugby, des autres matchs. Les nageuses avaient toutes, pour ce que j'en voyais, un petit tatouage quelque part (hippocampe, papillon). Les Africains de la rue Claude-Tillier me rassurent, quand je vais travailler, avec leur air de n'en avoir jamais rien à faire. Leurs feuilles hippiques, bien que récentes, étaient déjà toutes chiffonnées. Dans deux-trois heures, on aurait une bouillie de yachts et une purée de milliardaires en haut des marches de la station de métro, car il s'était mis à bruiner. J'ai commandé un café. En attendant, tatouage sur l'épaule gauche ou en haut de la fesse droite : jeunesse, ah là là.

Trois lascars à côté de moi échangent leurs réflexions sur la croisière du Président. Il a pas coûté un euro au contribuable ! Il les a bien niqués, pas vrai ? Oui, il les a super bien niqués. Pourtant, une mise au point restait à faire, le troisième s'en est chargé. Il a quand même coûté, il avait des gardes du corps ! Ben ouais, ont opiné les deux autres. Mais le premier, ayant mûri sa réflexion, a dit à ses potes, et même au garçon de café, aux clients et aux Africains qui s'en moquaient, mais attention, c'est lui le Président quand même, faut voir à bien le protéger ! Sobrement, les deux lascars sont tombés d'accord avec lui. Puis, rien d'important ne s'est passé jusqu'à huit heures moins cinq. Les lascars s'en étaient allés avec des valises, une grosse caisse à outils, une

machine à couper le placo. Il pleuvait doucement, je voyais passer des mômes de mes classes, et ceux que j'avais décidé de massacrer avec mon interrogation de verbes irréguliers. Ils papotaient, ils rigolaient, ils ne devaient pas s'y attendre ! La pile de journaux gratuits était bientôt digérée en haut des marches, j'avais vaguement envie de dormir. Pas bon tout ça. Je me suis mis en chemin.

On était tellement nombreux qu'on s'est retrouvés coincés à la grille les mômes et moi. On a bavardé un peu. C'est vrai qu'on a une interro m'sieur ? Oui, c'est vrai. Quoi, vous nous avez pas avertis, c'est dégueulasse ! Passe-moi ton carnet de correspondance, tu vas voir si c'est dégueulasse ! Mais non, y rigole le prof, t'inquiète pas, a dit un autre. On se connaît bien lui et moi. Il aura bientôt seize ans. Vous êtes vénère hein m'sieur, c'est ça ? Non je suis pas énervé, pourquoi je serais énervé ? Allez, je sais bien que vous êtes vénère. C'est la faute à Sarko ? Vous pouvez me le dire à moi. Je vous connais. Il m'a tendu son gratuit : vous l'avez vu son bateau, il est chouette hein ? C'est même pas le sien, j'ai répondu. Dis donc, vous êtes vraiment vénère aujourd'hui !

La pluie s'est arrêtée en deuxième heure. En troisième heure, j'ai confisqué des MP3, deux portables et des gratuits, comme souvent dans cette classe-là. Hé, vous avez vu les vitrines, m'sieur ? Oui, bon, on va pas faire l'interro. On est passés au futur. Elle leur plaît toujours cette leçon. Je serai pompier pompière, Brian sera dans la cuisine, je serai médecin, je serai rmiste, je serai comédienne, je serai mécano, je serai nourrice agréée. Et certains haussent les épaules et vous

regardent, un peu gênés : moi m'sieur, franchement, ce que je ferai plus tard ? j'ai pas d'idée m'sieur, je sais pas.

*

De mon nouvel immeuble à la porte d'Ivry on est vraiment tout près des gens d'en face, ceux du côté impair de la rue. Ils n'ont pas trop l'air contents d'être là, surtout le matin. Ils habitent une grande cité, Masséna rouge, tout en brique, juste au terminus du tramway et au démarrage de la ligne des bus de la petite ceinture, le PC2. Quand on en aura marre de voir leurs têtes on achètera des rideaux, mais, pour accéder aux fenêtres, il faut déjà vider les cartons. Ça prend du temps d'habiter quelque part. Autour de nous, les types qui couchent dehors doivent nous envier, probablement. Beaucoup d'immigrés des pays de l'Est dorment dehors, autour du centre commercial Masséna 13. Certains sont venus avec un visa touristique, ils ont déménagé du Best Western Hotel à la cloche de bois, et depuis, ils espèrent débiter une nouvelle vie dans le quartier. On les voit tous les jours dimanche compris au Batkor des quais d'Ivry, en bord de Seine. Des types les abordent en camionnette pour leur proposer du travail. Viens, toi, toi, viens pas. Je trouve qu'il y a beaucoup de chômage, même chez les plombiers polonais.

On a aussi un grand bâtiment de verre qui s'appelle l'Arche d'avenirs où sont accueillis ces types que la vie n'a pas épargnés. Une immense photo noir et blanc d'un clochard au nez cassé est en surimpression sur la façade de verre, comme si on avait forcément le physique de l'emploi.

Question discrétion c'est raté, en tout cas. Juste à côté, les tours du quartier chinois. On sent leur cuisine dès 7 heures le matin, dans les avenues de Choisy et de la Porte-d'Ivry. Eux sont très organisés : les derniers arrivants portent des gants en plastique et trient les poubelles, tout près de chez moi. Il y a une très grande portion de mur recouverte par des milliers d'annonces, on les voit passer devant tous les matins. Sur les bancs, des femmes assises, sans que rien dans leur allure ou leur habillement renseigne les chalands, elles se prostituent en silence. Gloire aux frères Tang qui créent beaucoup d'activité sur l'avenue. Nous habitons vraiment ailleurs, à la porte d'Ivry : il nous faudra beaucoup de temps pour découvrir notre nouveau quartier, prendre nos marques. Et puis, pour retourner à notre vie d'avant, il nous suffit d'à peine dix minutes de PC2.

Depuis des années je veux raconter les bus de la petite ceinture, les gens qu'on y voit, on sent vraiment la ville et sa frontière. Ces bus sont toujours pleins, même le dimanche, et je me demande souvent pourquoi nous payons les trajets vu que nous sommes si serrés là-dedans. Les gens se saluent le matin, ils parlent dans toutes les langues, ils vont jusqu'à la porte qui les concerne en lisant des gratuits, en écoutant de la musique, en tapotant des textos et en réfléchissant au sudoku du jour, celui qui jouxte l'horoscope et les cartes météo. Les deux sont rarement pourris en même temps. Pendant mon trajet une géante africaine de 2 mètres 10 à peu près, le sosie de Grace Jones, a déposé une grand-mère et son caddie à un arrêt en la portant comme une plume et pas mal de types ont souri, ça leur a donné des idées.

Tu veux mon numéro chéri ? Elle avait une voix très grave, c'était un beau géant de travesti.

Les platanes sont d'une incroyable bonne santé. Ils atteignent le dixième étage du foyer des travailleurs migrants juste en face de la fenêtre de ma chambre. Je vois les types entrer et sortir, s'asseoir sur le béton des marches. À toute heure du jour et de la nuit, ils téléphonent au Mali avec des cartes téléphoniques à coût réduit. Certains restent accroupis le long du mur à attendre leurs copines et on sent quel bonheur elles leur apportent quand elles montent les escaliers. *That's all folks.* Un nouveau quartier, une vie à faire ou à continuer, oublier de se dire que c'était mieux avant, faire confiance aux jours qui viennent, aux nuits qui passent, comment vivre autrement ? Étranger, comment ça se passe par ici ? J'en étais là de mes réflexions quand un retraité de l'immeuble m'a invité à visiter son jardin sur la deuxième petite ceinture, désaffectée, celle des trains qui ne roulent plus. En ce moment il a des grosses framboises, des haricots longs comme la main, des salades, des choux et de la rhubarbe. J'ai été impressionné, car on est juste au pied des tours de trente étages des Chinois, de l'Arche d'avenirs des sans-abri. Dis donc, vous ne devez pas mourir de faim. Il a haussé gentiment les épaules. Il ne mange rien. Ah bon ? Il m'a raccompagné à sa grille pour fermer le cadenas, le quartier n'est pas sûr ! Quand même : qu'est-ce que vous en faites si vous les mangez pas ? Rien... Je les fais grandir... Oui, je les regarde pousser.

*

Malgré le mauvais temps les gens hésitent à ressortir leurs affaires d'automne. Il faut quand même en profiter, l'été ça ne dure pas. Hier, boulevard des Maréchaux, j'ai vu une belle brune aux yeux verts en manteau clair de mi-saison. Elle avait l'air préoccupé. De quoi ? Du temps qui se détraque ? Je ne sais pas. En tout cas elle avait une tête de septembre. Elle était vraiment jolie mais personne ne la regardait, elle n'affichait pas cet air un peu rieur, un peu rêveur, des vacanciers fraîchement revenus qui font leurs grandes courses de rentrée au Géant Masséna 13 ou au Carrefour de Bercy 2. Ils y vont à tâtons on dirait. Il faut se réhabituer. Ils ont une liste et un caddie. Les mêmes louchent sur les agendas, les stylos plume et les BD. La mer ou la montagne ne sont pas encore loin d'ici, mais les vacances sont terminées.

Depuis le 15 août je me suis beaucoup promené. Il y a des graffitis de Miss.Tic partout dans cette partie du treizième arrondissement. Elle est très inspirée dans le coin. J'aime, au 127 de ma rue, *le mur a un grain, moi aussi*. Il y a aussi (au 43, en passe d'être démoli) *trop heureuse pour être peureuse*, mais je me demande si c'est vrai. Derrière tous ces murs avec ou sans grain, il y a la vie. *Le mur a un grain, moi aussi* se trouve près d'un foyer de femmes, un hébergement d'urgence, elles arrivent une par une du même pas pressé et discret vers le soir, elles sonnent. Trop malheureuse pour être peureuse, est-ce que ça marcherait aussi ? Trop peureuse, ça veut dire quoi pour ces femmes-là ? Plus loin le Relais des Carrières n'aura pas désempli de tout l'été. Il abrite des types aux abois qui fument des clopes tard la nuit, derrière les grilles de 3 mètres de haut. Ils bavardent rarement entre eux. Dans le même

ordre d'idées ils sont en train de refaire le Château, un abri temporaire pour les enfants, avenue de Choisy. C'est près de Notre-Dame-de-Chine, où les mômes peuvent apprendre beaucoup de choses, du chinois au saxophone, des maths à l'acrobatie, dimanche compris.

Quand j'ai eu fini mon tour de toute cette philanthropie du quartier je suis allé prendre le bus. Le PC2 n'a pas chômé non plus pendant l'été. Il est de plus en plus rempli ! J'en ai reconnu du printemps dernier, des gens. Des femmes avec des grandes poussettes, des types de toutes les nationalités, et puis les petits Africains des cités environnantes qui montent pour deux ou trois stations maxi. Ils vont s'acheter des canettes et des paquets de chips, ou taper dans un ballon sur un terrain à la limite de Paris. Ces mômes-là ne partent sans doute jamais en vacances. Bien sûr, ils ne font pas la tête pour autant. Mais que penseront-ils de ces étés de leur vie quand ils auront quinze, vingt, trente ans ? Que la misère ne prend pas de congés ?

Nous avons passé de très bonnes vacances, chez moi. On est allés en Bretagne, à Nîmes et à Montpellier. On a bu de longs apéros, on a joué aux cartes, aux dés. On a bavassé de tout et de rien, surtout de rien, avec des vieux amis. On a lu des romans avec du sable entre les pages ou dans les yeux. Du coup, comme nous étions très occupés, nous avons loupé la plupart des nouvelles. L'été on n'apprend jamais grand-chose sur la vie, sinon que c'est bien de ne rien faire et de ne pas s'en soucier. Les autres continuent sans nous. C'est même la saison idéale pour ceux qui font le sale boulot.

Ivan vient à peine de sortir du coma, à Amiens : ce petit Tchétchène – enfant de ce peuple qu'ils « iront buter jusqu'au

fond des chiottes », pour citer un Président – a voulu suivre son père de balcon en balcon pour échapper à la police qui venait les embarquer. C'est l'été. Ils ont décidé du nombre d'interpellations à faire, de bon matin, n'importe où, n'importe comment, ils sont un peu en retard. Quel nom donner à la bavure qui a failli coûter la vie à un môme de douze ans ? Combien de bavures vont être nécessaires pour combler ce retard ? Combien d'enfants ? Combien d'étés ?

Je reviens de chercher le pain. J'ai croisé la jeune femme en manteau de mi-saison, mais là, c'est moi qui devais avoir une tête de septembre. J'étais content de la revoir. Je crois bien qu'elle m'a souri.

*

Comme tout le monde j'aide un peu mon fils pour ses devoirs, mais cette fois c'est du sérieux, c'est les fractions. J'ai beau essayer de me dérober, rien à faire ! Il ouvre tous ses livres, il prépare ses cahiers, téléphone à un copain pour être sûr de la page, et là je me rends compte que je ne peux y échapper. Il va juste danser un peu devant la glace de la salle de bains, cinq minutes il me dit, la tecktonik il adore ça. Cela vient des petits ados de la banlieue ouest, elle gagne du terrain. Je les vois danser aussi du côté de Reuilly-Diderot, et même sur les marches de la gare Saint-Lazare. En tout cas il a l'air de la préférer nettement aux fractions. Moi je soupire, il fait grand beau dehors, on a un été indien à Paris. J'entends des oiseaux gazouiller, je me demande bien où ils sont. Je ne peux pas résister moi non plus, je veux en avoir

le cœur net, je sors dix minutes je reviens, je lui dis. Lis ton cours en attendant !

La lumière tombe à l'oblique, de derrière les tours de la porte d'Ivry et de Choisy. C'est comme si elle chantait quand elle fait ça. Mais qu'est-ce qu'elle chante ? Je n'ai pas repéré les oiseaux en bas de chez moi, ils se cachent quelque part entre les baraquements pour les travaux de l'Opac. J'ai marché, plus loin que l'avenue d'Italie, après la rue du Tage, la rue de la Vistule, les maisons sont jolies par là-bas, les clochards du square en face de la clinique des Peupliers pour les chimios en hôpital de jour étaient hilares, dans la lumière douce qui tombait. J'aurais pu marcher des heures, sans les fractions. Quand je suis revenu, mon fils m'a expliqué ce que je devais lui expliquer. Deux tiers plus cinq septièmes, ça lui ferait combien d'argent de poche à la fin du mois s'il trouvait la solution ? Pas moyen d'y échapper.

Chaque jour dans le bus PC2 on nous distribue plein de gratuits, soir et matin. C'est effrayant tout ce qu'on lit à cause de la RATP. Par chance, les mêmes ne lisent pas encore les gratuits. Ils dansent la tecktonik, ils se disputent sur le trottoir, ils tapent dans des ballons, ils égarent leurs affaires. On a l'espoir qu'on peut dans certaines circonstances. Les enfants sont un espoir pour plus tard, un espoir flou, juste un peu trop éloigné. Dans sa lettre aux éducateurs le Président explique qu'on n'a plus le temps de réfléchir au sens du mot éduquer, tellement ça craint. Il faut agir et voilà tout. Les enfants seraient donc devenus nos ennemis ? D'abord les enfants sans papiers. Ceux d'Alsace dont l'inspection académique voulait la liste – ah bon, une maladresse ?

Les tests ADN pour le regroupement familial. L'orphelin adopté ou l'enfant seulement recueilli à la mort de ses parents ne pourraient donc pas rejoindre leurs familles ? Il faudrait les abandonner de nouveau pour avoir sa place ici ? Et la jeune Chinoise sans papiers qui s'est défenestrée dans le dixième arrondissement : notre été indien.

Mais bon, avec ce beau soleil, les gens s'allongent partout sur les berges de la Seine. Ils gardent leur maillot de bain et plient soigneusement leur costume pour le remettre nickel après leur pause-déjeuner. Ils surveillent leur bronzage. Ils se baladent avec acharnement tous les week-ends. Parfois, le monde hésite encore à redevenir sérieux. Comme mon fils qui préfère la tectonique aux fractions non rémunérées. Je ne peux pas lui donner tort, évidemment.

Elle s'appelait Anne Thébaud. Elle écrivait des belles critiques de livres dans *La Quinzaine littéraire*. Elle avait publié un récit, *Reliquaire*, aux éditions Maurice Nadeau. C'est un beau livre, dangereux, difficile, elle est tout entière dedans. Ou du moins je la vois comme ça. Elle s'est jetée dans la Seine, victime d'une dépression dont elle n'arrivait pas à se débarrasser. Elle était intelligente et très sensible, elle avait du mal avec la vie, elle était très fidèle en amitié. Elle avait 41 ans. J'espère qu'elle ne sera pas oubliée.

*

Dans l'immeuble jumeau du mien j'aperçois toujours deux petits vieux qui fument à leur fenêtre. Il est au quatrième étage, elle au deuxième. C'est une Marocaine avec un fichu sur la tête, elle garde longtemps sa clope entre ses

deux mains jointes, les avant-bras posés sur le rebord ; elle regarde le boulevard des Maréchaux comme un grand mystère. Lui fume des cigarillos. Il porte un pyjama à rayures, il a l'air plus ou moins vieux selon les jours, il est moins calme qu'elle. Le matin ils fument ensemble, si ça se trouve ils ne se connaissent même pas ? Je ne sais pas ce qu'elle fabriquait aujourd'hui mais elle n'est pas apparue avant 10 heures passées, j'attendais de la voir pour raconter tout ça. Elle a des yeux perçants mais très doux. Elle a un tatouage sur le front. Lui il avait déjà ouvert et refermé sa fenêtre une bonne dizaine de fois, en pyjama, en robe de chambre et en marcel. Ils ne voient probablement pas la même chose dans le boulevard des Maréchaux.

Dans mon quartier devant toutes les écoles le Réseau éducation sans frontières a tendu de grands draps : *laissez-les grandir ici*, c'est leur slogan. Rouge sur fond blanc. Jeudi un mail de la Ligue des droits de l'homme annonçait qu'était prévue une rafle de sans-papiers. Il fallait avertir ceux qu'on connaît de rester chez eux, oui d'accord. Mais pour les autres, comment on fait ? Quand la dame a terminé sa cigarette, elle ferme la fenêtre, elle a des jolis rideaux colorés. Le monsieur laisse toujours ouvert. Il n'arrête pas de sortir la tête. Elle nettoie ses carreaux souvent. Qu'est-ce qu'il guette ? Elle, quand elle regarde en bas, elle regarde en bas, et quand c'est fermé c'est fermé. Ils n'habitent pas vraiment le même endroit, finalement.

On a commencé à virer des élèves dans le collège où je bosse. La petite métisse aux extensions roses et aux lentilles turquoises, en troisième. Elle avait passé les seize ans, finie, l'obligation scolaire. À quelques semaines près elle aurait sans doute continué ici, encore une histoire de papiers. En

